



Florence Roche et Frédéric Saby (dir.)

L'avenir des bibliothèques L'exemple des bibliothèques universitaires

Presses de l'enssib

Chapitre II. Comment s'exerce la relation au public à travers l'offre et la demande ?

Florence Roche

DOI : 10.4000/books.pressesensib.1814

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2013

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460863



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ROCHE, Florence. *Chapitre II. Comment s'exerce la relation au public à travers l'offre et la demande ?* In : *L'avenir des bibliothèques : L'exemple des bibliothèques universitaires* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2013 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesensib/1814>>. ISBN : 9782375460863. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesensib.1814>.

Ce document a été généré automatiquement le 1 février 2021.

Chapitre II. Comment s'exerce la relation au public à travers l'offre et la demande ?

Florence Roche

Les usages de la bibliothèque par les étudiants

- 1 Le chapitre précédent a montré la diversification du public étudiant en même temps que les difficultés qui pourraient être les siennes à faire face aux exigences de l'acquisition des connaissances. Pourtant, jamais les conditions de travail et d'étude des étudiants en bibliothèques universitaires n'ont été aussi favorables qu'à présent. Dans les décennies 1990 et 2000, les plans de modernisation des universités françaises ont conduit à des programmes de rénovation et de construction de bibliothèques universitaires. Le développement du libre accès, la part faite aux espaces différenciés permettant des usages élargis, l'extension des heures d'ouverture ont fait des bibliothèques universitaires des lieux plus ouverts aux étudiants, plus adaptés à leurs besoins.
- 2 La pratique des enquêtes menées auprès des publics des bibliothèques s'est beaucoup développée pendant la décennie 2000. Le matériau considérable qui en est issu permet de cerner de manière relativement précise la fréquentation des bibliothèques universitaires, les profils des usagers, leur utilisation des lieux et des services.

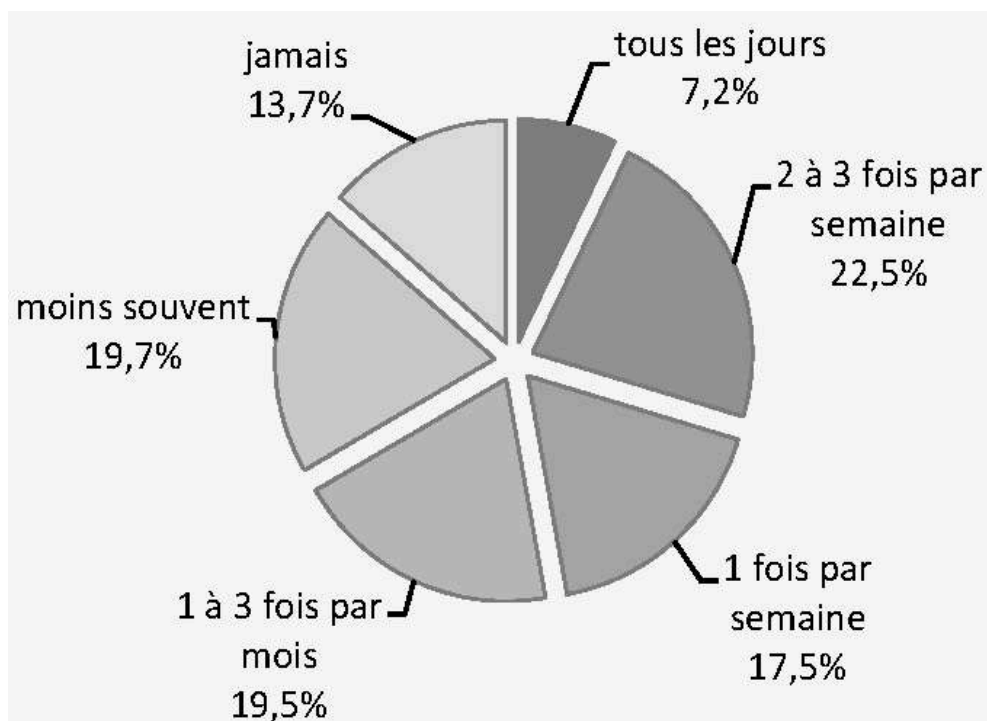
Qui sont les usagers des bibliothèques universitaires ?

- 3 En 2010, 1 437 104¹ étudiants étaient inscrits dans les universités françaises, pour un effectif total des étudiants de l'enseignement supérieur de 2 318 700.
- 4 Sur ces inscrits à l'université, 62 % d'entre eux étaient inscrits dans les BU.

- 5 La structure du lectorat, sur la décennie 2000, reste constante : 85 % des lecteurs inscrits en bibliothèque sont des étudiants, 5 % des enseignants-chercheurs, 10 % des publics extérieurs à l'université.
- 6 La part prise par les étudiants dans les inscriptions en bibliothèque est un peu sous-représentée, les étudiants constituant 94,7 % des effectifs étudiants-enseignants des universités.
- 7 À ces données générales, qui permettent de dresser à très grands traits le contour des usagers des bibliothèques, il convient d'adjoindre une seconde source d'information, issue des enquêtes menées localement dans les établissements. L'exercice consiste à essayer de dégager de ces enquêtes multiples des archétypes d'usagers. Les situations locales, qui influent directement sur les pratiques d'inscription et les usages, rendent indubitablement la méthode difficile. L'exercice est par conséquent périlleux, sujet à caution. Il demeure néanmoins nécessaire si l'on veut essayer de comprendre les phénomènes qui sont à l'œuvre chez nos publics. Nous déroulerons par conséquent cette analyse en gardant à l'esprit que les données source sont très soumises aux politiques et aux moyens des établissements dans lesquels évoluent les usagers. Conscients que ce sont là les inévitables limites des exercices de synthèse, nous centrerons l'analyse sur les éléments communs qui se dégagent de ces enquêtes.
- 8 La notion d'usager est en elle-même une notion qui recouvre des réalités multiples. Un usager est une personne qui fréquente la bibliothèque ou qui utilise ses services. Un chercheur qui n'utilise que les ressources en ligne de la bibliothèque est donc un usager. Un étudiant de premier cycle qui ne vient à la bibliothèque que pour y travailler sur ses cours est aussi un usager. Un étudiant qui vient régulièrement pour emprunter et qui s'est inscrit à la bibliothèque est un usager. L'analyse de l'usage de la bibliothèque doit par conséquent s'affranchir du strict périmètre des inscrits, trop limitatif. Dans le propos qui va suivre, c'est essentiellement le profil de l'étudiant fréquentant qui sera retenu, plus que celui de l'usager inscrit.
- 9 Le premier constat est que l'impact de l'origine socioprofessionnelle des étudiants sur leur fréquentation de la bibliothèque tend à s'estomper. Dans la synthèse des enquêtes menées dans les bibliothèques parisiennes en 2003², Daniel Renoult fait apparaître que 53 % des étudiants présents en bibliothèque sont issus de parents cadres supérieurs, contre 47 % issus de parents cadres supérieurs au sein de l'échantillon « hors BU ». Le mécanisme de reproduction sociale développé par Pierre Bourdieu³ et qui a prévalu, y compris dans les débuts de la massification estudiantine à l'université, semble un peu moins opérant aujourd'hui. Ce mouvement s'impose un peu plus au fil du temps. Les « héritiers » ne sont finalement pas plus que les autres appelés à fréquenter régulièrement les bibliothèques. L'origine socioculturelle conserve un impact, qui sans doute se réduira lui aussi avec le temps, sur les usages : les étudiants issus des classes populaires empruntent plus souvent (40,9 %) que ceux dont les parents appartiennent aux classes supérieures (35,6 %), lesquels sont dotés de bibliothèques personnelles ou disposent de revenus leur permettant d'acquérir des livres. Cependant cet écart n'est pas considérable.
- 10 Sur l'ensemble des étudiants inscrits dans les universités, la part de ceux qui travaillent régulièrement en bibliothèque n'est pas très élevée. Moins de la moitié d'entre eux – 47,2 % – s'y rendent au moins une fois par semaine⁴. Et près de 90 % des étudiants travaillent souvent à leur domicile. La même étude indique que la part des étudiants qui s'y rendent au moins une fois par semaine est passée de 54 % en 1997 à 49,9 % en

2006. Cette baisse des usagers réguliers, particulièrement notable chez les étudiants en sciences ou en IUT, ne semble pourtant pas s'accompagner d'une érosion globale de la fréquentation des bibliothèques, cette dernière étant relativement stable depuis 2004.

Graphique. Fréquentation de la bibliothèque par les étudiants



- 11 Ces chiffres sont à interpréter avec les précautions d'usage. Il faut notamment se garder de considérer le public étudiant comme un public stable, constamment présent sur le campus. La part des étudiants inscrits en alternance, en formation continue, en enseignement à distance, n'est pas d'un poids négligeable (voir chapitre 1). Par ailleurs, chaque année, un peu plus d'un tiers des nouveaux étudiants à l'université quittent leur filière d'origine, et ce le plus souvent pour se réorienter. Il est évident que cette catégorie de public, qui représente un nombre d'étudiants important, n'est pas celle qui est amenée à séjourner le plus régulièrement à la bibliothèque. Et pourtant, dans les statistiques, ces publics comptent comme les autres dans les inscrits à l'université.
- 12 Tournons-nous à présent du côté des usagers réguliers des bibliothèques.
- 13 Daniel Renoult, dans la synthèse, déjà citée, d'enquêtes menées dans les bibliothèques parisiennes en 2003⁵, indique que 97 % des personnes interrogées fréquentent les bibliothèques, dont 67 % régulièrement. L'enquête menée à Paris 8 en 2008 montre que 88 % des usagers de la bibliothèque viennent au moins une fois par semaine.
- 14 À Paris 7, 79 % des usagers viennent au moins une fois par semaine (enquête menée par le SCD Paris Diderot en 2009).
- 15 À Grenoble II et III, en 2005, 77,8 % des usagers de la bibliothèque déclaraient s'y rendre au moins une fois par semaine.
- 16 En 2001, au SCD de l'université Marc-Bloch (Strasbourg), 76 % des usagers de la bibliothèque s'y rendaient au moins une fois par semaine.

- 17 Ces chiffres, émanant de trois bassins universitaires différents, ressortent dans des proportions similaires de l'ensemble des enquêtes menées en France. Les usagers des bibliothèques sont incontestablement et majoritairement fidèles et réguliers.

Usages des bibliothèques

- 18 Des constantes ressortent des enquêtes récemment menées. Les trois principaux motifs de séjour à la bibliothèque, cités par ordre décroissant, sont les suivants : travail sur place, consultation de documents (personnels ou documents de la bibliothèque), emprunt. Les emprunteurs sont d'ailleurs bien souvent des usagers qui restent peu longtemps sur place, contrairement aux usagers dits « séjournateurs » qui relèvent de la catégorie « travail sur place » et « consultation de documents ».
- 19 L'enquête menée à Bordeaux III en 2008 révélait que 75,9 % des étudiants venant à la bibliothèque s'y installaient pour une durée comprise entre une heure et 4 heures. La bibliothèque constitue pour les étudiants un véritable lieu de travail et d'étude, se situant comme une extension du domicile qui reste par ailleurs cité à une écrasante majorité (94,7 %) comme principal lieu de travail en dehors de la bibliothèque⁶.
- 20 La fonction documentaire de la bibliothèque reste donc fortement présente, mais n'occupe pas la seule place dans les préoccupations des étudiants. Ceux-ci sont également très demandeurs de lieux de travail et d'équipements informatiques et de logiciels, malgré un taux d'équipement personnel en la matière assez élevé. À Bordeaux III, 80,3 % des étudiants présents dans la bibliothèque disposaient d'un accès Internet à leur domicile et 74 % d'entre eux possédaient un ordinateur portable. Il est à noter que l'utilisation des salles informatiques mises à disposition dans les universités s'est elle aussi fortement développée (les étudiants étaient 35,1 % à les utiliser en 1997, 55,4 % en 2008)⁷.
- 21 Aux côtés des usages documentaires et informatiques, la question du lieu occupe une place qui mérite d'être soulignée : lieu de travail tout d'abord, on vient de le voir avec le poids prépondérant du travail sur place. Mais pas seulement. De plus en plus, les étudiants attendent de leur bibliothèque qu'elle remplisse tout à la fois une fonction sociale (lieu de rencontre, d'échange), une fonction culturelle (animations, expositions), une fonction conviviale (petits espaces de restauration, mobilier confortable, fonds de loisirs et détente). Au service interétablissements de coopération documentaire (SICD) de Grenoble II et III, en 2005, la capacité de la bibliothèque à remplir ces fonctions était déjà largement réclamée par les étudiants. Le souhait de voir se développer notamment la dimension culturelle figurait au troisième rang de leurs attentes.
- 22 Dans la conclusion de l'enquête menée à Bordeaux III, Myriam Ville indiquait qu'« au-delà de l'image institutionnelle qu'elles renvoient, les bibliothèques doivent refléter le dynamisme de la vie étudiante et s'affirmer comme les instruments de la modernité »⁸. Pour les étudiants aujourd'hui, une bibliothèque « moderne » se donne à voir comme un territoire hybride qui juxtapose aux fonctions traditionnelles et à une image institutionnelle une fonction d'identification, une image de familiarité. C'est un lieu où l'on doit se reconnaître en tant qu'étudiant, ce statut comportant une facette académique (la fonction première de l'étudiant est d'apprendre) aussi bien que sociale

(l'étudiant est un jeune citoyen qui prépare son intégration dans la société par la vie associative, culturelle, etc.).

- 23 Peut-on établir des profils d'étudiants fréquentant les bibliothèques ? Une très intéressante enquête ethnographique⁹ menée à l'université du Mirail à Toulouse a permis de mettre en évidence cinq catégories d'usages, ces derniers pouvant être associés à des profils d'usagers :
- les usagers de la bibliothèque comme salle d'étude. Les étudiants appartenant à cette catégorie sont ceux qualifiés de « scolaires », venant à la bibliothèque pour réviser des cours, mais n'empruntant que rarement ouvrages et revues ;
 - les errants de l'université de masse, peu préparés au travail universitaire, qui utilisent essentiellement la bibliothèque comme lieu repère où se retrouver, passer du temps et étouffer l'angoisse d'un avenir incertain ;
 - les usagers de bonne volonté, ceux que les bibliothécaires considèrent volontiers comme « les bons usagers », évoluant de manière satisfaisante dans leur parcours universitaire et maniant la recherche documentaire avec aisance ;
 - les internautes, « celles et ceux qui viennent au texte et à la recherche par l'écran » ;
 - les « autonomes », qui connaissent les règles de la recherche documentaire, emprunteurs, acquéreurs de livres, et dans lesquels on reconnaîtra aisément le profil de l'enseignant-chercheur faisant finalement peu appel au personnel de la bibliothèque. Les auteurs de l'étude placent également dans cette catégorie les étudiants qui fréquentent assidûment la bibliothèque dans une approche consumériste. Ces étudiants savent repérer les ouvrages synthétiques, construisent des bibliographies à partir de celles qu'ils trouvent au fil de leurs recherches, s'approprient habilement les problématiques citées dans les résumés d'ouvrages, conclusions de thèses, etc. Finalement, ils réussissent à constituer un savoir « à l'économie », sans lire véritablement, mais en donnant l'impression qu'ils le font et en réussissant dans leurs études.
- 24 On mesure à travers cette étude à quel point la bibliothèque constitue un poste d'observation sur les pratiques universitaires existantes. Elle permet de nuancer l'approche inévitablement incomplète que font les bibliothécaires de leurs publics. En effet, ceux qu'ils ont tendance à considérer comme leurs « bons » publics, à savoir les gros emprunteurs, ne sont en définitive pas toujours des étudiants qui lisent vraiment ou « bien », au sens académique, exigeant, que l'on veut bien prêter à cette pratique. Ce ne sont pas toujours non plus les publics qui s'attardent le plus à la bibliothèque, qui s'y installent pendant plusieurs heures d'affilée. Si la tentation est grande de définir des usages légitimes, de « vrais » et « bons » usages, les pratiques des publics, les savoir-faire sont devenus à ce point hétérogènes que même les comportements en apparence normés font apparaître, si on les regarde de près, des particularités surprenantes, inattendues, parfois contradictoires. De l'étudiant de première année perdu dans l'université à l'enseignant-chercheur installé dans des pratiques de travail très codifiées, il y a place pour un éventail très large de relations à la chose documentaire et de perception de celle-ci.
- 25 Est-il possible par ailleurs d'associer des profils de pratiques à des disciplines ? Il semblerait que le type d'études soit la variable la plus discriminante pour comprendre les écarts de fréquentation. Les usagers réguliers, c'est-à-dire ceux qui viennent au moins une fois par semaine, sont majoritairement les étudiants des classes préparatoires aux grandes écoles (77,7 % d'entre eux viennent au moins une fois par

semaine à la bibliothèque universitaire), les usagers des disciplines de droit et sciences économiques (61,5 %), suivis par la filière lettres et sciences humaines (58,7 %) ¹⁰.

- 26 Dans son étude sur les non-publics des BU¹¹, lesquels s'avèrent être en définitive des étudiants relativement fréquentants à un titre ou à un autre, Laurence Jung fait apparaître les mêmes liens entre la fréquentation et la variable disciplinaire.
- 27 Les scientifiques et les chercheurs utilisent peu les services de la bibliothèque. Les étudiants scientifiques misent leur réussite aux examens essentiellement sur la révision des cours et la capacité à reproduire les exercices demandés. Les chercheurs, quant à eux, se procurent leur documentation, qui leur devient personnelle, et utilisent massivement les ressources numériques de la bibliothèque. On notera au passage que cet usage fait de celui qui en est à l'origine un usager de la bibliothèque, fût-il distant. S'il n'est pas comptabilisé dans les fréquentants, il devrait l'être dans les inscrits. D'où l'importance d'aborder la question de l'usage de la bibliothèque sous tous ses aspects, d'élargir la palette des indicateurs classiquement utilisés, et de compléter ces indicateurs par des enquêtes qualitatives. Par elles apparaissent clairement les usages qui s'affranchissent du lieu.
- 28 Les étudiants qui empruntent le plus sont ceux issus des filières littéraires. « Les élèves en classes préparatoires littéraires et les étudiants en lettres et sciences humaines dont la formation passe davantage par le livre, empruntent plus que les autres en bibliothèque : respectivement 48,3 % et 49,6 % contre 38,9 % en moyenne » ¹². Laurence Jung le confirme dans son étude. Elle précise que, dans ces filières, on ne trouve pratiquement pas d'étudiants non fréquentants.
- 29 Deux cas de figure assez radicalement différents dans les usages de la bibliothèque viennent d'être cités. Schématiquement, les étudiants scientifiques empruntent peu, les étudiants littéraires beaucoup. Mais les scientifiques peuvent constituer des séjournateurs à la bibliothèque plus réguliers que les littéraires, les premiers venant pour travailler sur place, les seconds s'y rendant fréquemment, mais pour passer peu de temps et essentiellement pour emprunter des ouvrages qu'ils liront chez eux. C'est dire qu'il faut se garder de la tentation d'établir des profils trop génériques. Cela confirme également que, de plus en plus, l'usage du lieu est à dé-corréler de l'usage des collections.
- 30 De manière générale, le lien entre la bibliothèque et la prescription enseignante est une évidence. Plus la part du travail personnel augmente, plus le recours à la bibliothèque est important. Plus les bibliographies sont étoffées, assorties de l'exhortation à les respecter, plus les étudiants prennent l'habitude de la recherche documentaire et intègrent la bibliothèque parmi les outils indispensables à leur réussite. C'est une des raisons pour lesquelles les étudiants scientifiques américains ou nord-européens sont plus présents dans leurs bibliothèques qu'en France.
- 31 Un étudiant scientifique, cité par Laurence Jung dans son mémoire d'études, déclare :
« C'est vrai qu'en Finlande ou dans les systèmes anglo-saxons, ils obligent beaucoup plus à aller chercher à la bibliothèque. Et c'est pas le même type de travail non plus parce qu'ici (en France) on fait pas mal d'exercices mathématiques, des calculs ou des TP, alors que dans le système anglo-saxon, on a plus des rapports sur des thèmes scientifiques. » ¹³

Au-delà des bibliothèques, les relations des étudiants à la lecture

- 32 On ne peut envisager la question des usages de la bibliothèque sans évoquer les pratiques de lecture des étudiants. Ainsi, la lecture de livres est en baisse, toutes catégories d'étudiants confondues¹⁴. D'après Ronan Vourc'h, ce phénomène
- « n'apparaît pas comme une conséquence directe de la massification de l'enseignement supérieur [...]. C'est davantage dans la valorisation grandissante du capital scientifique et technique, dans la hiérarchie scolaire au détriment du capital culturel de type littéraire qu'il faut chercher les explications à cette baisse. »¹⁵
- 33 Il faut noter toutefois des différences notables de profils de lecture par discipline étudiée. Dans les classes préparatoires littéraires aux grandes écoles, 93 % des étudiants lisent des romans et des nouvelles contre 47,8 % chez les étudiants de sciences et techniques.
- 34 Les étudiants possèdent par ailleurs de moins en moins de livres. En 1997, 8,4 % des étudiants déclaraient détenir moins de 10 livres. Ils sont 14 % en 2006. Cette augmentation frappe toutes les filières, y compris littéraires, et va jusqu'à une proportion de 18,8 % pour les premiers cycles scientifiques¹⁶. Il est à noter que cette hausse n'est pas corrélative d'une fréquentation plus élevée des bibliothèques ni d'un recours plus important aux ressources électroniques. Les pratiques sont au contraire cumulatives : la possession de livres, la fréquentation des bibliothèques et la consultation du média Internet vont souvent ensemble.
- 35 Ce recul de la lecture étudiante, entendue au sens du livre papier, serait-il donc le signe d'une remise en cause de la place attribuée au livre dans l'échelle de la reconnaissance académique ? C'est une hypothèse que formule Ronan Vourc'h¹⁷. Un autre phénomène, lié cette fois-ci à la pratique intensive d'Internet, vient compléter les observations menées sur les pratiques de lecture des étudiants. La navigation hypertexte a instauré des habitudes de lecture découpée, fragmentaire. Pour réussir leur année, les étudiants recherchent en priorité sur Internet des synthèses, basculent d'une référence à l'autre, organisent leur savoir en empilant des données fragmentées. La lecture *in extenso* d'une œuvre ne fait plus partie du mode préférentiel d'apprentissage. Il est vraisemblable que dans le domaine de la lecture de loisir, celle qui est *a priori* moins prescrite, les habitudes liées à la « consommation » d'Internet génèrent les mêmes effets et rendent la place dédiée à la lecture patiente, à la linéarité du texte, un peu moins naturelle.
- 36 Les changements à l'œuvre dans la lecture étudiante sont naturellement à rapprocher d'une évolution de la société dans son ensemble. La baisse de la lecture que nous qualifierons de « traditionnelle » en France est confirmée par les études récentes. Entre 1997 et 2008, le nombre moyen de livres lus dans l'année est passé de 21 à 16. De même, les « gros » lecteurs, ceux qui lisent plus de 20 livres par an, sont moins nombreux, passant de 19 % à 17 %¹⁸.

Les formes d'appropriation de la documentation par les publics

- 37 L'utilisation de la documentation universitaire par les publics est bien évidemment à comprendre à la lumière du recul de la lecture étudiante, ainsi qu'à la place prise par les nouveaux supports de lecture.
- 38 Concernant la documentation papier, entre 2002 et 2008, le nombre de volumes (livres, thèses, mémoires) détenus par les bibliothèques est passé de 27 à 34 millions (+ 20 %). Dans cette même période, le prêt et la communication de documents se sont élevés à 15,8 millions de transactions en 2002, 15,3 millions en 2008 (-3,2 %). L'effectif étudiant a par ailleurs été relativement constant durant cette période, marquée, il n'est pas neutre de le rappeler, par le développement continu du libre accès et de l'offre globale de collections. S'il est par conséquent normal que la part prise, dans le total des transactions, par les communications indirectes de documents, ait chuté drastiquement, de plus de 40 %, la masse totale des transactions de prêt n'a pas suivi l'augmentation de l'offre de collections.
- 39 Observons plus finement l'évolution qui s'est produite, sur ce même laps de temps, en nombre de documents communiqués aux usagers.

Nombre moyen annuel de documents empruntés et communiqués par étudiant

	2002	2008	Évolution
Lecteurs inscrits en bibliothèque	13,45	13,31	- 1,05 %
Étudiants inscrits à l'université	11,1	10,55	- 4,9 %

- 40 Ces chiffres parlent d'eux-mêmes : malgré le développement sensible de l'offre documentaire sous forme papier, le recours à ce type de documentation n'a pas augmenté chez nos étudiants. Il serait même en légère régression.
- 41 En toute rigueur, ce constat ne devrait pas s'arrêter à ces éléments d'analyse. En effet, une part importante de l'activité documentaire passe par un usage très difficile à quantifier, celui du feuilletage et de la consultation sur place.
- 42 En 2009, l'équipe de la bibliothèque universitaire du SICD de Grenoble II et III a tenté d'évaluer la part accordée par les usagers de la bibliothèque à ces pratiques. Sur une semaine test ont été comptabilisés tous les documents du libre accès laissés sur les tables et chariots par les usagers, ou posés à proximité des lecteurs en train de travailler. Ces comptages ont révélé que, sur une même semaine, il y avait autant de documents consultés sur place que de documents empruntés à domicile. La part du feuilletage dans les pratiques documentaires des usagers n'est par conséquent pas négligeable du tout. Elle conforte le rôle important joué par le libre accès dans la visibilité qui est donnée aux collections. Et pourtant, son influence sur les pratiques de prêt à domicile engendre une forme d'ambivalence : en rendant les collections plus visibles, en proposant des rapprochements entre les œuvres, le libre accès élargit le choix des lecteurs ; il peut aussi *a contrario* restreindre le nombre de documents finalement emportés à domicile, les lecteurs ayant la possibilité de feuilleter l'ouvrage et de mieux évaluer son intérêt.

- 43 Il n'en demeure pas moins que sur une année, alors que l'offre de collections s'est considérablement développée, le nombre moyen de documents empruntés annuellement par un étudiant français reste très faible, même si des variations gagneraient à être constatées par niveau d'études, les étudiants de master et de doctorat empruntant beaucoup plus massivement que les étudiants de premier cycle. En tant que tel, ce ratio moyen est bien plus faible que dans d'autres pays d'Europe. En Allemagne par exemple, un étudiant emprunte chaque année en moyenne 37 documents, soit 3 fois plus qu'un étudiant français¹⁹.
- 44 Le développement des ressources numériques peut-il fournir une piste d'explication au faible niveau d'emprunt des étudiants ? Ce développement a été exponentiel. Le nombre de titres de périodiques électroniques proposés dans les bibliothèques universitaires est passé de 178 813 en 2002 à 608 672 en 2008, soit une augmentation de 70,7 %. L'évolution de la consultation de la documentation électronique se mesure quant à elle sur une antériorité plus faible, en raison de la complexité d'obtention de données chiffrées pertinentes de la part des fournisseurs de ces ressources. S'agissant toujours des périodiques électroniques, il est toutefois notable de constater qu'entre 2006 et 2008 le nombre de documents téléchargés à partir de périodiques électroniques est passé de 14,8 millions à 21,9 millions.
- 45 Cette augmentation considérable procède de deux facteurs : le développement de l'offre, d'une part, la recherche par les usagers d'articles en texte intégral d'autre part.
- 46 Ce dernier constat n'est pas surprenant. Dans le domaine de la documentation électronique acquise par les bibliothèques universitaires, les usages des lecteurs rejoignent ceux qu'ils peuvent avoir sur Internet de manière générale. Les bases de données offrant la lecture directe du texte intégral sont largement plus plébiscitées que les bases de données de références bibliographiques. Ces dernières s'inscrivent dans un schéma de recherche bibliographique qui n'est plus de mise, exigeant en parallèle la consultation du catalogue de la bibliothèque, le recours éventuel au prêt entre bibliothèques, l'attente de la réception de l'article demandé, etc. Il est naturel qu'à ce travail de recensement long, impliquant un minimum de maîtrise des outils bibliographiques locaux et nationaux, lui soit préférée, à l'instar de la recherche sur la toile, l'instantanéité miraculeuse de l'accès au texte intégral. C'est du reste cet élément d'explication qui est aujourd'hui avancé pour justifier de la baisse des transactions enregistrées au plan national dans les services de prêt entre bibliothèques.
- 47 N'est-ce pas, cependant, se rassurer à bon compte que de justifier la baisse des prêts par l'usage compensatoire des ressources électroniques acquises par les bibliothèques universitaires ? En quelque sorte, le volume de lecture se maintiendrait avec un simple changement de support. Il convient là encore d'être prudent et nuancé, et l'exemple de nos voisins allemands, cité plus haut, chez qui l'usage des ressources électroniques est tout aussi important qu'en France, témoigne, lui, d'un cumul des pratiques. Chez les chercheurs, notamment dans les domaines scientifiques, le recours aux bases de données est devenu une pratique incontournable et assidue. Qu'en est-il de nos étudiants ? Il faut revenir aux éléments d'analyse des pratiques documentaires de ceux-ci, qui témoignent de changements profonds dans les habitudes de recherche et de documentation, induits par la familiarité d'Internet. Nous nous bornerons à rappeler

quelques traits constitutifs de ces pratiques qui ont par ailleurs été largement développées dans le chapitre I :

- le recours aux moteurs de recherche est devenu la première étape de toute recherche documentaire chez les étudiants ;
 - les étudiants interrogent conséquemment les catalogues de bibliothèques et bases de données de la même manière que Google, en langage naturel, et sans reformulation des termes de recherche ;
 - il s'ensuit l'illusion du « tout, tout de suite » : des quelques termes de recherche initiaux soumis à la toute-puissance googlienne surgira le document de synthèse qui apportera une réponse complète à la question posée ;
 - la compilation des données trouvées çà et là sur le net se substitue à la lecture des sources ; on pressent les conséquences de ces pratiques sur la culture générale des étudiants et le développement de leur sens critique.
- 48 L'utilisation massive d'Internet corrige, certes, quelque peu, le constat d'un recul des pratiques de lecture, car ce qu'on lit sur Internet est une autre forme de la lecture. Il est certain, en tout cas, que l'usage de l'internet devance largement celui des bases de données bibliographiques, dont le repérage et l'utilisation exigent un certain niveau d'expertise documentaire.
- 49 L'enquête menée au SCD de Bordeaux III en 2010 a montré que l'immense majorité des usagers interrogés ne connaissaient pas les bases de données citées dans le questionnaire qui leur était soumis. Moins nombreux encore que ceux qui les connaissaient étaient ceux qui les consultaient. L'interrogation des bases de données arrivait au cinquième rang des actions effectuées sur les postes informatiques de la bibliothèque, derrière le catalogue, Internet, la messagerie électronique et la bureautique. À la lumière d'une enquête comme celle-ci, qui rejoint les conclusions d'enquêtes similaires menées dans d'autres SCD, il semble par conséquent un peu rapide, au moins pour les filières de lettres et sciences humaines, de justifier la baisse des prêts sur les collections papier par la consultation massive des articles disponibles en ligne via les bases de données acquises par les BU.
- 50 La place accordée désormais aux collections papier dans les bibliothèques doit faire l'objet d'un examen attentif, appuyé sur les données d'usage qui témoignent de modifications assez radicales des étudiants dans leur relation à ces fonds. C'est par voie de conséquence toute l'économie d'ensemble du développement des collections (antériorité et complémentarité des fonds, des supports, etc.) qui doit être refondée sur de nouvelles bases. L'on mesure à quel point l'approche par pratiques et par besoins des publics amène à réfléchir à l'équilibre d'ensemble des fonctions de la bibliothèque.

Quelles conclusions peut-on formuler au terme de ce tour d'horizon des pratiques des étudiants dans les bibliothèques ?

- 51 Les usages de la bibliothèque universitaire sont très dépendants des pratiques d'étude et d'enseignement. Les étudiants des filières dites des « humanités » sont ceux qui font le plus appel aux collections papier des bibliothèques alors que les enseignants-chercheurs utilisent principalement les accès aux collections numériques. Dans les domaines scientifiques, pour beaucoup de chercheurs, la bibliothèque est perçue

davantage comme pourvoyeuse d'accès que comme lieu de ressources documentaires. Il en résulte une grande variété d'usages, mais aussi d'attentes, à l'égard de la bibliothèque.

- 52 Le discours porté par les enseignants sur la bibliothèque, sur les pratiques documentaires est essentiel. Le fait de distribuer des bibliographies, d'accompagner un groupe d'étudiants à la bibliothèque pour y faire un TP ou participer à une formation aux outils bibliographiques, d'encourager les étudiants à lire la presse, de les adresser aux bibliothécaires en charge des disciplines, etc., a une portée considérable sur des publics qui sont en recherche de repères et pour qui le respect de la prescription enseignante constitue le meilleur gage de la réussite. En France, si le lien des étudiants avec la bibliothèque est beaucoup moins naturel que dans d'autres pays d'Europe ou nord-américains, c'est en partie parce que l'inscription de la bibliothèque dans les pratiques pédagogiques est relativement différente (gros volume de cours dans certaines filières laissant peu de temps au travail personnel, place importante des cours magistraux, recherches personnelles réduites, etc.)²⁰.
- 53 L'étudiant « standard » aujourd'hui vient principalement à la bibliothèque pour y séjourner, travailler sur ses propres documents. Ce constat, attesté par toutes les enquêtes récentes menées auprès des publics des bibliothèques, met en avant le rôle du lieu. Autour de cette fonction, il y a encore beaucoup à réfléchir pour les bibliothécaires. Cela doit aussi être de nature à rassurer ces mêmes bibliothécaires quant à leur avenir et celui des institutions qu'ils portent, à condition qu'ils soient prêts à intégrer ces évolutions et à ne pas, à leur tour, se faire les vecteurs d'un discours volontiers catastrophiste. C'est ce discours, aisément transposable, que dénonce François de Singly dans le début d'une étude sur l'école de masse :
- « depuis plusieurs années, un véritable style littéraire s'est installé dans les éditions de rentrée : la déploration scolaire dénonçant la baisse du niveau, la violence endémique, l'ennui des élèves, les parkings universitaires... Au fond nous n'aurions pas digéré la massification scolaire. Une forme scolaire éternelle serait sans cesse érodée par les épreuves de la massification. »²¹
- 54 Un autre élément d'espoir pour les bibliothèques réside dans le jugement positif que portent les publics des bibliothèques sur l'utilité de celles-ci. « 100 % des personnes interrogées jugeaient la bibliothèque utile (59 % la déclaraient indispensable, 33 % très utile, et 8 % plutôt utile) »²².
- 55 Enfin, si les évolutions récentes de l'université, et plus largement de la société, ne doivent pas effrayer les bibliothécaires en dépit de pratiques qui seraient, en apparence, en décalage avec les usages jusque-là considérés comme légitimes, c'est aussi parce que ceux qui n'utilisent pas régulièrement la bibliothèque peuvent être ses plus fervents défenseurs. Lors des entretiens menés dans le cadre de son mémoire d'études, Laurence Jung fait apparaître qu'en définitive, « les étudiants et chercheurs interrogés qui apprécient le plus la bibliothèque sont ceux qui s'y rendent le moins. Loin de demander la suppression d'un service qu'ils n'utilisent pas, ils défendent son existence »²³. C'est le cas de certains enseignants-chercheurs qui, après avoir été étudiants assidus, s'achètent des livres et travaillent à leur domicile ou leur bureau. Mais ce discours est aussi relayé par des étudiants pour qui la bibliothèque est l'outil indispensable à la réussite universitaire, même si eux-mêmes ne s'y rendent pas à titre personnel.

- 56 La tâche n'est certes pas facile pour les bibliothécaires. L'analyse de la demande fait en effet apparaître de manière explicite un certain nombre de pratiques et d'attentes ; elle doit aussi tenir compte d'une représentation symbolique forte attachée à la fonction de la bibliothèque, laquelle peut être portée, y compris par ceux que l'on considère, parfois un peu trop vite du reste, comme les non-publics.

Représentation des publics et place des collections : vers une adéquation nouvelle de l'offre et de la demande

- 57 Tout indique qu'une relation nouvelle des usagers est en train de s'établir avec la BU. Les ressources documentaires qui y sont offertes ne suffisent plus à répondre aux attentes des étudiants. Ceux-ci viennent chercher à la bibliothèque non plus seulement des ressources documentaires : ils en attendent des services. Il faut enfin, courageusement et lucidement, examiner la nature des collections que nous mettons à la disposition de nos étudiants. Celles-ci correspondent-elles toujours à leurs attentes ?
- 58 On peut interpréter de deux façons les faibles taux de prêt de la documentation papier (rappelons pour mémoire qu'un étudiant potentiel emprunte à peine plus de 10 documents sur une année universitaire) : les étudiants n'ont pas besoin de lire ; la documentation qui leur est proposée n'est pas adaptée. Ces deux facteurs d'explication sont sans doute pertinents l'un et l'autre.
- 59 Le jugement porté par les étudiants sur les collections, et les souhaits exprimés d'évolution font apparaître de manière récurrente un besoin de manuels supplémentaires. Dans les filières scientifiques, économiques, juridiques, en psychologie également, les manuels sont très utiles dans les premières années d'université. Grâce à eux sont acquis les concepts de base qui permettent l'entrée dans la discipline. Ces disciplines sont par ailleurs celles qui constituent les gros effectifs de première année dans nos universités. Lorsque les bibliographies distribuées en cours d'année signalent des références incontournables, il n'est pas rare qu'une centaine d'étudiants soient appelés à consulter le même titre.
- 60 S'adjoint à ce phénomène la recherche d'ouvrages de synthèse, voire de vulgarisation, qui constituent un premier point d'entrée, d'abord facile et rapide. Le succès des collections « Repères », « Que sais-je ? » est à cet égard significatif. Enfin, il faut noter que la demande des enseignants pour leurs étudiants porte également, de plus en plus, sur des ouvrages de remise à niveau : remise à niveau grammaticale, orthographique, en culture générale, en méthodologie de l'écriture, dissertation par exemple.
- 61 Nous l'avons déjà indiqué maintes fois : les étudiants qui entrent en première année d'université n'ont plus le même bagage ni les mêmes pratiques que les étudiants de la génération précédente. Il s'ensuit une adaptation nécessaire des enseignements de premier cycle, une adaptation également des fonds des BU.
- 62 Celles-ci sont par conséquent placées dans une situation délicate, au croisement d'attentes très hétérogènes de la part de leurs publics. Il leur est demandé tout à la fois de proposer des manuels en grand nombre, des ouvrages de vulgarisation, mais aussi des revues spécialisées, des ouvrages de recherche pointus et des bases de données, le tout avec un budget pratiquement constant et dans un contexte où le coût du livre

augmente, où la part prise par les bases de données pèse d'un poids croissant dans les budgets documentaires.

- 63 On peut ajouter à cette hétérogénéité des attentes des publics les souhaits exprimés par ceux-ci de voir se développer des fonds de loisir, de culture générale ou de détente (romans, bandes dessinées, DVD, etc.).
- 64 Dans ce contexte, comment adapter l'offre à la demande ? Les bibliothécaires américains qui ont la chance de travailler dans les prestigieuses universités américaines Yale, Harvard, Berkeley, ne se posent guère cette question. Pour eux, la mise en œuvre d'une politique d'acquisition se résume à un postulat simple : tout ce qui est demandé par le lecteur est acheté. Ce postulat est bien entendu facilité par l'ampleur des budgets d'acquisition, sans commune mesure avec ceux dont disposent les bibliothèques universitaires françaises. Mais cette différence de positionnement ne se réduit pas à ce seul facteur. Intervient également la représentation que se fait le bibliothécaire du rôle qu'il doit jouer auprès des publics.
- 65 La volonté d'atteindre à une forme d'excellence des collections a jusque-là très clairement situé le curseur de la relation au public du côté de l'offre. C'était aux usagers pénétrant sur le territoire de la bibliothèque de fournir les efforts nécessaires pour identifier l'offre et se l'approprier. Or, l'autonomie des universités et la fin des dotations fléchées abondant le budget des bibliothèques obligent de manière mécanique les bibliothécaires à plus de transparence sur les budgets affectés à la documentation, et par voie de conséquence, à plus de transparence également quant à leur véritable usage. Les bibliothèques sont entrées dans l'ère de la justification. L'examen du taux de rotation des collections fera peut-être partie désormais des indicateurs couramment examinés lors des futurs conseils de la documentation. Les politiques documentaires seront dorénavant posées devant les instances de tutelle et validées avec elles. Cette situation amènera inévitablement à situer la relation au public davantage du côté de la demande des usagers. Cette évolution est du reste facilitée par le développement des enquêtes qui font émerger les demandes et les besoins des étudiants, participant en cela aux orientations d'acquisition des bibliothécaires. Faut-il conclure que nous assistons à la fin de l'ère du bibliothécaire prescripteur ?
- 66 Quel est-il, ce bibliothécaire prescripteur ? Il n'est pas exagéré de penser qu'il se confond depuis toujours avec la figure même du bibliothécaire. La question du choix, fondement du métier, rappel permanent de l'utopie qui est celle de la bibliothèque borgésienne, confronte le besoin singulier du lecteur à la dimension globalisante de la collection²⁴. Suivant le principe que le tout est supérieur à la somme de ses parties, le bibliothécaire a finalement toujours un temps d'avance sur le lecteur, à la fois parce qu'il est en mesure de lui proposer des ressources que ce dernier ignore encore et parce que, lorsqu'il adhère à une suggestion d'acquisition, c'est aussi pour compléter, enrichir, élargir, valoriser un corpus hérité des choix précédents des bibliothécaires. La position du bibliothécaire, longtemps voisine de celle de l'érudit, n'est finalement pas très éloignée du rôle de l'enseignant qui a la charge d'amener ses étudiants vers un savoir toujours plus élargi. Bibliothécaire et enseignant ayant l'un et l'autre le souci d'ouvrir leur public à de nouveaux horizons, il n'est pas surprenant que le discours de déploration, porté depuis des générations par les enseignants vis-à-vis des méthodes scolaires et de leurs résultats, soit relayé par les bibliothécaires. L'un d'entre eux exprimait en ces termes le travail des étudiants à la bibliothèque : « éparpillement, savoir mâché, opinions faites : des résumés ». Ce constat, émis par Eugène Morel, en

1908, observant les publics de la Bibliothèque nationale²⁵, n'est-il pas, plus d'un siècle après, porté par nombre de ses descendants bibliothécaires ? Aussi n'est-il pas surprenant que la volonté des bibliothécaires de proposer à leurs publics la lecture des « bonnes » œuvres se soit jusque-là inscrite dans des principes intangibles de développement des collections, exprimant la place première, voire exclusive, donnée à ces collections dans le rôle des bibliothèques.

- 67 Or, l'ensemble de ce chapitre nous amène au constat suivant : celui de la fin d'un modèle, entendons par là d'un public de l'université captif, obéissant aux normes académiques. L'on voit bien qu'il serait absurde de la part des bibliothécaires de nier ces changements. Ce serait prendre le risque de voir un profond fossé se creuser entre les étudiants et les bibliothèques. Ce serait même, pour les bibliothécaires, faillir à leur mission de service public. Pour autant, les bibliothécaires s'assureraient-ils un avenir moins contesté en souscrivant de manière systématique aux exigences de leurs publics ? Cette position serait tout aussi dangereuse. Il faut en effet garder à l'esprit que les étudiants qui franchissent les portes de l'université et de leurs bibliothèques sont avant tout des apprenants dont le travail est de venir découvrir des territoires nouveaux. Les ressources des bibliothèques leur offrent une chance de pénétrer dans ces territoires et l'on n'apprend pas, par définition, avec ce que l'on connaît déjà.
- 68 Une autre évidence, budgétaire celle-ci, contribue à situer au premier plan la question du choix. La diversité du public desservi, de l'étudiant primo-entrant au chercheur préparant une publication, ne peut être complètement prise en compte dans les budgets qui sont en règle générale alloués aux bibliothèques. Des choix d'acquisition doivent par conséquent être opérés, et il revient aux bibliothécaires de justifier ces choix au regard des compétences qui sont les leurs, de leur connaissance transversale des publics. Que ces choix fassent l'objet de débats plus suivis qu'auparavant, dans le contexte de l'autonomie financière des universités, doit être considéré de manière positive ; c'est en effet une opportunité pour les bibliothécaires de faire reconnaître la spécificité, la valeur ajoutée de leur métier ; une opportunité également d'engager un véritable débat sur les moyens dont l'université souhaite se doter pour mener à bien ses ambitions.
- 69 Liée aux changements profonds qui affectent les publics des universités, la question de l'offre et de la demande est au cœur du débat sur l'avenir des bibliothèques universitaires. Aucune réponse toute faite ne peut y être apportée, chaque bibliothèque devant construire, localement, avec sa tutelle, sa propre doctrine en la matière. Elle oblige en tout état de cause les bibliothécaires à s'interroger sur la place dévolue aux collections, englobant les règles qui en régissent le développement. Elle oblige également à envisager l'avenir des bibliothèques autrement que par le prisme unique des collections qu'elles abritent. La voie est ouverte à l'engagement de nos établissements dans une véritable politique de services au public.

NOTES

1. Il s'agit du nombre d'étudiants recensés dans les établissements d'enseignement supérieur, selon les données du Système d'information et d'études statistiques – SIES, n° 7122, juillet 2011.
2. Daniel Renoult, *Les bibliothèques universitaires et leurs publics : à propos d'une enquête récente*, Journée d'étude sur la lecture étudiante à l'université d'Artois, 16 mars 2004.
3. Voir notamment Pierre Bourdieu, *La reproduction, éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Minuit, 1970 (coll. Le sens commun) ; Pierre Bourdieu, Jean-Claude Passeron, *Les héritiers, les étudiants et la culture*, Paris, Minuit, 1964 (Grands documents, n° 18).
4. Étude OVE 2010. [En ligne] < www.ove-national.education.fr/enquete/2010 > (consulté le 30 novembre 2012).
5. *Les bibliothèques universitaires et leurs publics...*, étude citée.
6. Myriam Ville, *Enquête sur les usages de la bibliothèque au SCD de Bordeaux III*, 2008, p. 18. [En ligne] < <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique> > (consulté le 30 novembre 2012)
7. Louis Gruel, Olivier Galland, Guillaume Houzel (dir.), *Les étudiants en France : histoire et sociologie d'une nouvelle jeunesse*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009 (coll. Le sens social), p. 285.
8. Myriam Ville, *Enquête sur les usages...*, p. 40.
9. Mariangela Roselli, Marc Perrenoud, *Du lecteur à l'usager : ethnographie d'une bibliothèque universitaire*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010 (coll. Sociologiques), cité par Vincent Chabaud dans *Les rats de bibliothèque*, 17 février 2011, [en ligne] <<http://www.laviedesidees.fr/Les-rats-de-bibliotheque.html>> (consulté le 13 décembre 2011).
10. OVE, *Enquête conditions de vie des étudiants*, éditions 1997 et 2006.
11. Laurence Jung, « Je ne travaille jamais en bibliothèque ». *Enquête auprès d'étudiants non fréquentants*, mémoire pour l'Enssib, décembre 2010.
12. Ronan Vourc'h, « Les étudiants, le livre et les bibliothèques universitaires », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 5, 2010, p. 13-16.
13. Laurence Jung, mémoire cité, p. 33.
14. OVE, *Enquête conditions de vie des étudiants*, éditions 1997 et 2006.
15. Ronan Vourc'h, *art. cit.*, p. 13.
16. Louis Gruel, Olivier Galland, Guillaume Houzel (dir.), *op. cit.*, p. 302.
17. Ronan Vourc'h, *art. cit.*, p. 13-16.
18. Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique : enquête 2008* [conçue et réalisée par le ministère de la Culture et de la Communication, Département des études, de la prospective et des statistiques], Paris, Éditions La Découverte – ministère de la Culture et de la Communication, 2009.
19. D'après les données du site : [en ligne] <<http://www.bibliotheksstatistik.de>> (consulté le 2 janvier 2012).

20. On renverra également, en début de volume, à la question essentielle traitée par Alain Fernex : l'utilisation du temps par les étudiants.

21. François de Singly, « Paradoxes et enjeux de l'école de masse », in Olivier Donnat, Paul Tolila (dir.), *Le(s) public(s) de la culture : politiques publiques et équipements culturels*, Paris, Presses de Sciences Po, 2003, vol. II, p. 25.

22. Éric Dufils, « Enquête auprès des usagers de la bibliothèque universitaire de Paris VIII », *Bulletin des bibliothèques de France*, n° 5, 2010, p. 36-39.

23. Laurence Jung, mémoire cité, p. 56.

24. Voir aussi à ce propos la fin du chapitre 9 sur l'avenir de la bibliothéconomie.

25. Eugène Morel, *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, Paris, Mercure de France, 1908, vol. I, p. 27.